

La HAINE JUIVE de soi aujourd'hui

Compassion altruiste ou passion narcissique ?
Dépassement ou recherche d'une identité ?

Georges Gachnochi

Psychiatre, psychanalyste

La haine de soi chez les Juifs n'est pas un phénomène récent¹. Dans son ouvrage devenu classique, *Der jüdische Selbsthass*, paru à Berlin en 1930², Theodor Lessing étudiait plus spécifiquement le cas de six Juifs de langue allemande, dont le plus célèbre reste aujourd'hui Otto Weininger, qui s'étaient signalés par leur hostilité aux Juifs ou au judaïsme. Mais il montrait en même temps³ que leur cas, en tout cas au tournant du siècle, était en fait le contraire d'une exception. D'après Lessing, l'écrasante majorité des Juifs occidentaux était sur le fond d'accord avec la déclaration de l'adversaire du sionisme, et bientôt homme politique célèbre, Walter Rathenau, publiée vers 1900 dans la revue *Zukunft* de Harden, selon laquelle « le maintien du judaïsme... constituait la séquelle d'un Orient mort au beau milieu de cultures occidentales florissantes », les Juifs se devant « de mettre un terme à une tension aussi insoluble qu'inutile et se fondre dans l'ethnie allemande »⁴.

Les intuitions du livre⁵ sont fulgurantes et gardent, presque trois-quarts de siècle plus tard, une grande pertinence, et l'on peut penser qu'une part importante d'auto-analyse y est présente⁶. Dans le chapitre final, il écrira : « Toute la question vitale du peuple juif me paraît être la suivante : peut-il surmonter la présomption de l'esprit ? Peut-il se satisfaire de ce qui lui est le plus proche et le plus personnel ? Nous savons très bien que la plantation d'une

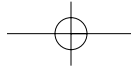
forêt, l'assèchement d'un marais... la construction d'une centrale électrique ne constituent pas un grand objectif national. Nous savons aussi très bien qu'en regard des "valeurs éternelles de la vérité et du droit" l'existence d'un peuple *déterminé*, voire même en définitive, celle de l'humanité tout entière, est tout à fait indifférente, car ce qui compte, ce n'est pas d'être là, mais de mériter d'être là. Cela, nous le savons », poursuit-il ironiquement. Et de s'en prendre alors « aux "cerveaux" qui tendent vers leurs "idéaux" tant et si bien qu'il ne subsiste plus rien de la nature, du sol, du sang et du peuple... ».

Ce passage a été cité longuement car, encore à présent, il peut résumer la problématique à laquelle on est confronté quand on tente de comprendre certaines racines profondes de la haine juive de soi. Cette exigence de perfection, voire de pureté absolue, prépare évidemment des clivages générateurs d'opposition entre un objet idéalisé mais virtuel auquel le sujet s'identifie, on y reviendra, et un objet réel indigne d'exister.

C'est ainsi que ces lignes ironiques de Lessing, sur la prétention des « grands prédicateurs » comme il dit, à ne s'intéresser qu'à de grands objectifs humanistes, ne peuvent manquer de rappeler ce qu'écrivait Avraham Burg en septembre 2003 dans un article paru dans *Yediot Aharonot* et traduit notamment dans *Le Monde* : « Sans doute avons-nous ressuscité la langue hébraïque, notre théâtre est excellent, notre monnaie résiste bien, les cerveaux juifs n'ont pas fini d'étonner, et nous sommes cotés au Nasdaq. Est-ce pour cela que nous avons créé un État ?... Notre vocation est de devenir un modèle, la "lumière des nations", et nous avons échoué »⁷.

Au moment où il écrivait ces lignes évoquant un échec du sionisme, leur auteur avait lui-même essuyé un récent échec politique. Fils d'un homme politique israélien respecté de tous, Avraham Burg fut Président de l'Agence Juive et de l'Organisation Sioniste Mondiale. Elu Président de la Knesset dans la foulée de la victoire travailliste aux élections de 1999, Burg prit des initiatives qui le mettaient en contradiction totale avec la grande majorité des membres du Parlement qu'il présidait. Ces positions le conduisirent à se marginaliser lui-même, et malgré ses ambitions il ne fut choisi comme chef de file du parti travailliste ni pour les élections de janvier 2003 ni à la suite de la défaite électorale subie alors par ce parti.

C'est donc quelques mois plus tard qu'il publie dans un journal israélien, ainsi que dans la presse internationale, notamment dans un journal français connu pour son attitude peu favorable, d'une manière générale, à Israël, une déclaration dont les premiers mots énoncent : « Le sionisme est mort », dans laquelle il prend à parti pratiquement l'ensemble de la classe politique israélienne et n'hésite pas à employer le mot « haïssable » à propos de l'État juif. Il est dif-



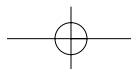
ficile de ne pas voir là la conséquence d'une blessure narcissique, chez une personnalité se sentant elle-même, alors, mal-aimée, et se livrant à un mouvement de haine et de rage destructrice envers l'Objet⁸ qui le rejette.

Cet exemple est frappant car il montre comment narcissisme et haine, haine de l'Objet et haine de soi, se mêlent de manière intime à un moment critique de l'existence d'un homme politique qui, ayant été lui-même à la tête du mouvement sioniste, énonce en écrivant « le sionisme est mort » à la fois l'infériorité de ceux qui lui ont succédé et la disparition de l'Objet auquel il est censé avoir consacré une partie de sa carrière sinon de sa vie. En d'autres termes, on peut voir là un exemple de « haine de soi » à l'état naissant, et peut-être d'ailleurs transitoire.

Le terme « haine de soi » réclame lui-même une explicitation. Le titre de l'ouvrage de Lessing doit s'entendre au sens de « haine » de « soi en tant que Juif ». Dans le cas particulier qui vient d'être mentionné, où il ne saurait être question de faire d'une telle haine un trait permanent de la personne, c'est le « soi » en tant que s'exprimant par une continuité du projet personnel, une identification à une collectivité et une acceptation d'une transmission possible (donc une possibilité de s'inscrire dans une filiation entre des prédécesseurs et des successeurs) qui semble attaqué. L'expression « Le sionisme est mort » est bien différente de ce qui serait exprimé par exemple par l'expression « Le sionisme en danger ». Aussi est-il impossible de ne pas lire à cette lumière toute la suite de l'article, dans lequel l'auteur se pose en seul clairvoyant non seulement face à un gouvernement qu'il critique, mais à une opposition « évanouie », le tout étant composé de « bavards intarissables ».

Le narcissisme et la quête de l'amour de la part de l'Objet (l'Objet étant ici l'« environnement » de plus en plus hostile à Israël et critique vis-à-vis de la communauté juive de Diaspora) paraissent, à côté d'autres que nous allons envisager dans un instant, constituer des éléments essentiels dans la plupart des manifestations qu'on pourrait appeler de « désolidarisation » de Juifs, que ce soit directement par rapport à l'État d'Israël, ou par rapport aux instances représentatives communautaires des Juifs de France par exemple. Bien entendu, qu'il soit d'origine juive ou pas, chacun a en pays démocratique le droit d'avoir et d'exprimer une opinion à propos de tout problème. Mettons pour l'instant de côté le fait qu'un porteur de nom juif a infiniment plus de chances de trouver à *faire entendre* cette opinion, s'il est hostile à Israël que s'il lui est favorable. Par exemple et typiquement, dans *Le Monde*, et depuis des dizaines d'années, bien avant 1967 déjà, il suffisait de porter un tel nom et d'attaquer Israël pour être à peu près sûr de s'en voir ouvrir les colonnes⁹.

Il s'agit là du reflet de ce que semble attendre des Juifs la société française en général, société pour laquelle *Le Monde* ne constitue pas seulement un puis-

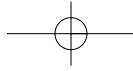


sant créateur d'opinion, mais en même temps un miroir important, même s'il n'est évidemment que partiel. Rejet des particularismes groupaux – géographiques exceptés, et mis à part également certains particularismes parmi les plus violemment affirmés – célébration voire obligation du métissage, caractérisent cette pensée dominante. S'opposer au métissage, ce qui est évidemment un des aspects du judaïsme à propos des mariages mixtes, équivaut pratiquement dans la pensée politiquement correcte à un racisme, signalant lui-même le fascisme, lequel égale le nazisme. Bref, la « bonne nouvelle de la commune identité de tous les êtres humains »¹⁰, aujourd'hui dans certains pays d'Europe mais plus particulièrement en France, spécifie paradoxalement l'*identité* de l'environnement, et donc le *Bien* par opposition au *Mal* que constitue la revendication d'un particularisme.

Voici justement ce qu'écrivait Lessing, dont l'intuition profonde semble avoir favorisé de fortes élaborations : « L'auteur de ces lignes est lui aussi, dans sa jeunesse, passé momentanément par une phase d'abandon éperdu à la "germanité" et de rejet absolu du "judaïsme" ». Ce qui importe ici, c'est l'opposition entre *germanité* et *judaïsme*, chaque terme considéré comme exclusif de l'autre¹¹. Aujourd'hui, comme autrefois, pour être aimé de notre environnement, il nous faut adopter son identité, mais aujourd'hui plus qu'autrefois, parce que cette identité *repose paradoxalement sur une négation d'identité*. Aux temps les plus obscurs des persécutions religieuses, être Juif c'était non seulement être différent, mais nier ce qui faisait le fondement même de la société, c'est à dire la croyance à la divinité du Christ. Aujourd'hui, être Juif c'est nier ce qui fait le fondement même de la société contemporaine, et en particulier de la société intellectuelle vivant sous les diktats de la pensée conforme, à savoir la négation de toute spécificité à l'intérieur de l'Humanité, à l'exception de l'Autre, avec un A majuscule.

Le grand A de l'Autre, qui a fait disparaître "le prochain" et "autrui", liés à nous par quelque chose en commun, cet Autre signale donc une grande "différence". Or n'est malheureusement pas Autre qui veut. Les Juifs en particulier y réussissent mal, car leurs "différences" sont précisément trop minuscules, à l'exception de ceux des Orthodoxes se signalant comme tels par leur accoutrement. Ceux-ci ne semblent pas très concernés par les formes les plus actuelles de la haine de soi juive, encore qu'il y aurait beaucoup à dire sur ce qui peut apparaître comme l'incorporation enkystée d'un interdit d'origine romaine¹² qui pourrait être à la source de l'« anti-sionisme » de certains milieux orthodoxes. Mais pour les autres, il est clair que ces « petites différences », selon l'expression de Freud¹³, sont tout juste capables de susciter l'hostilité, mais insuffisantes pour inspirer le respect.

Ainsi, très paradoxalement, les signes les plus marqués de particularisme, le voile islamique par exemple, rencontrent l'extrême tolérance de milieux de

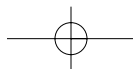


gauche, notamment chrétiens, et d'extrême-gauche, parmi lesquels un nombre appréciable de militants d'origine juive. On connaît l'exemple d'un Monsieur Lévy revendiquant hautement le droit de ses filles à porter le voile. La violence conquérante de l'islamisme, souvent ouvertement proclamée, semble susciter dans ces milieux bien moins d'inquiétude que de sympathie, certes au nom de la solidarité avec les masses et les pauvres, mais de telle manière qu'il est bien difficile de ne pas reconnaître que le mécanisme d'identification à l'agresseur¹⁴ joue un rôle essentiel dans ce phénomène de société¹⁵. D'autre part, la tendance à la disparition des frontières (aussi bien géographiques que culturelles) tend, comme l'écrit François Jullien, à faire disparaître l'"extérieur"¹⁶ de sorte que « le négatif en est conduit logiquement à s'intérioriser » : il est recherché à l'intérieur de la société ou à l'intérieur du psychisme. Ainsi certains militants de gauche, chrétiens comme juifs, convaincus que le judaïsme représente le côté rétrograde du christianisme ou d'eux-mêmes, tandis que l'islam est censé être progressiste, tendront à extirper ce mal d'eux-mêmes comme de la société¹⁷.

Il faut aussi rappeler ce que le psychanalyste hongrois Imre Hermann écrivait dans le chapitre final de sa *Psychologie de l'Antisémitisme*¹⁸. Dans ce chapitre, intitulé « Un moyen de défense des Juifs, l'identification à l'ennemi », Hermann constatait que l'extirpation de l'antisémitisme ne dépend pas uniquement des non-Juifs, mais aussi des Juifs eux-mêmes. A cet effet, il soulignait que « leur transformation devrait leur permettre de ne pas se soumettre à leurs ennemis avec une telle facilité, de ne pas adopter leurs opinions, de ne pas souscrire à leurs accusations, de ne pas se soumettre à leur volonté. Il leur faut vaincre leur penchant ancestral à s'identifier à leurs ennemis ».

Quelle est donc l'origine de cette tendance ? Lessing, lui encore, insiste sur la tendance juive à « prendre la faute sur soi... c'est cette propension à se condamner qui fait du peuple juif le véritable peuple de l'éthique. Poussée à une extrémité pathologique, cette auto-condamnation peut mener aux dernières limites de l'orgueil spirituel ».

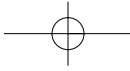
Nous apercevons ainsi, en même temps que ce narcissisme qui apparaît souvent, paradoxalement, au fondement de la haine juive de soi, la sévérité d'un implacable surmoi. On ne s'étonnera pas de retrouver très souvent, dans ces cas, une haine du père parfois d'ailleurs avouée, d'un père castrateur et punitif qui a réussi dans sa tâche d'imposer ce surmoi rigoureux mais a échoué dans celle d'amener l'enfant à une identification positive avec lui. D'une manière générale, nombre d'auteurs, depuis Loewenstein¹⁹, ont particulièrement insisté sur ces aspects oedipiens dans la problématique de l'antisémitisme. Mais Grunberger, dans son magistral ouvrage *Narcissisme, christianisme, antisémitisme*²⁰, fait la distinction



entre « le vrai oedipe, que l'on peut appeler physiologique, à durée limitée... » et l'« oedipe primitif (de nature narcissique) qui afin de préserver la prédominance narcissique, se dresse contre le principe paternel ». Il va de soi que ce qui est vrai chez l'antisémite non-juif l'est encore bien plus chez le Juif en proie à la « haine de soi », et qui éventuellement exprime ainsi la haine envers son père réel. C'est pourquoi la présente étude prend pour axe le narcissisme, plutôt que l'apparente évidence de la centralité d'une révolte oedipienne.

C'est ce narcissisme qui sous-tend la volonté de montrer qu'on est, soi, au dessus des particularismes, des contingences dues à l'origine religieuse ou nationale²¹, qu'on ne doit pas être confondu avec ces masses haïssables que sont les Juifs qui soutiennent Israël. Peu importe si pour cela, on est conduit à négliger l'intolérance, le fanatisme, les atrocités de l'adversaire : par principe, il a raison, n'étant que l'instrument du châtiment des Israéliens d'user de la force, de la même façon que pour les Prophètes et jusqu'à aujourd'hui pour les milieux orthodoxes, toute catastrophe nationale n'est que la conséquence d'un comportement coupable du peuple.

Mais la différence entre la sévérité morale du Prophétisme ou du Rabbïnisme et l'attitude de personnes d'origine juive, qui bien souvent d'ailleurs ne font état de cette origine que pour exprimer cette haine « antisioniste », est évidente. Dans le premier cas, un idéal du moi de très grande tenue éthique, un idéal partagé dans une solidarité de la faute et du rachat est proposé au peuple. Dans le second cas, c'est exactement le contraire : ce qui est en œuvre ici c'est un mouvement de désolidarisation, dans lequel à l'avalissement de la partie désavouée de soi, identifiée à Israël ou à la communauté juive, s'oppose le rayonnement d'un grandiose moi idéal²². En somme, ces personnes que l'on voit souvent critiquer, en règle sans l'avoir comprise, l'idée d'élection d'Israël, prétendent, elles, bénéficier d'une double élection : être un Juif qui se distingue des autres Juifs par sa largeur d'esprit, par son rejet de tout attachement viscéral et obscurantiste à une origine ethnique. Pour donner un exemple remarquable de ceci, voici un passage tiré d'un livre écrit en commun avec un auteur musulman par un psychanalyste juif²³. Dans ce *Même livre* où la rencontre avec l'« Autre » se faisait sous le signe d'un dialogue épistolaire anti-israélien, dans lequel l'« ami arabe » accusait tranquillement Israël de génocide, l'auteur juif, après avoir contesté les Israéliens dans leur identité juive même (« Juif... diaspora... pour moi ces deux mots sont inséparables ») évoquait son écoeurlement, après les premiers accords de Camp David, à rencontrer dans les rues du Caire « des théories d'Israéliens qui par milliers circulent avec un sans-gêne très yankee ». Et il expliquait que, puisque les Israéliens parlent l'arabe, il s'exprimait au Caire en français²⁴.



D'une part l'auteur ne se réjouissait donc aucunement de la rencontre (physique ou linguistique) entre deux peuples. D'autre part, exprimant le mépris d'un intellectuel raffiné envers les Israéliens, il lui semblait important, sous peine de dommage narcissique, d'éviter de risquer d'être confondu avec eux. D'où l'affirmation que les Israéliens ne sont pas des Juifs.

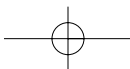
Cet exemple semble paradigmatique du pur narcissisme qui sous-tend souvent ce genre de prise de position, dans laquelle on aurait peine à trouver, autrement que sous forme d'un simulacre, quelque trace que ce soit de position éthique.

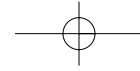
Par conséquent, on est en présence d'une dissociation entre la culpabilité inconsciente, partie immergée d'un ensemble d'origine surmoïque mais se prolongeant dans le moi sous le signe des exigences éthiques, et le renforcement narcissique découlant de la conscience de ces mêmes exigences. Ici le renforcement narcissique demeure, mais la culpabilité, laissant le sujet, à l'abri, est projetée à l'extérieur de lui, sur Israël, la communauté juive, etc... On est là très proche de cette phase du développement du surmoi décrite par Anna Freud dans laquelle, chez l'enfant en pleine phase oedipienne notamment, « la critique intériorisée n'est pas pour autant... transformée en autocritique... elle se dissocie de l'activité répréhensible de l'enfant pour se tourner vers le monde extérieur. Grâce à un nouveau processus de défense, c'est une attaque directe dirigée contre le dehors qui succède à l'identification avec l'agresseur »²⁵.

Il faut aussi souligner à quel point cette position narcissique devient constitutive de l'identité de certains, ce que prouve leur acharnement à se produire constamment en tant que Juif anti-sioniste plutôt qu'à se contenter d'une indifférence envers ce qui touche Israël ou la communauté juive. L'un des exemples les plus récents est celui de l'« artiste » d'origine israélienne Deror Feiler, qui vit depuis bien longtemps en Suède mais a choisi de présenter une œuvre représentant une femme auteur d'un récent attentat-suicide en « Blanche-Neige »²⁶.

On ne pourrait terminer ce survol sans évoquer la considérable charge de pulsion de mort qui accompagne ces phénomènes de haine qu'on peut aussi comprendre comme dirigée contre une partie clivée de soi. Pure culture de mort qui contribue peut-être à expliquer l'extrême indulgence, voire la sympathie identificatoire, montrée envers ces autres produits de la pulsion de mort que sont les jeunes assassins-suicides, à tort dits « kamikazes ».

Volontairement ou non, ces personnes sont utilisées comme pièces maîtresses du dispositif de persécution dit « anti-sioniste », de même que certains apostats furent des acteurs indispensables des disputations et de l'Inquisition. Leurs discours, leurs écrits, tiennent lieu de l'aveu tant recherché par celle-ci.





En effet, le mécanisme d'identification projective²⁷, par lequel les parties haïssables de soi sont placées à l'intérieur d'un objet, facilite grandement la destruction de cet objet. Dans le cas qui nous occupe, l'« environnement » ne fait en fait pas vraiment la différence entre « Juif », « Israëli », considérés chacun comme un « tout », et les parties projetées de leurs ennemis juifs ou israéliens : il y reconnaît seulement un objet d'autant plus mauvais qu'il tend à se détruire lui-même « de l'intérieur ».

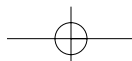
Ainsi aboutit-on à une mise en cause du droit d'exister, tant pour Israël en tant qu'État, que pour les Juifs en tant que communauté ou peuple parmi les autres peuples, de la même façon qu'auparavant pour les Juifs en tant qu'individus.

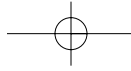
Au terme de ces considérations, on est conduit à relativiser l'expression « haine de soi ». Cette haine s'adresse en fait, on vient de le souligner, à une partie clivée de soi, expulsée hors de soi, projetée sur les « autres Juifs » par identification projective, afin de se conserver narcissiquement intact « soi-même » – ou ce qui revient au même, la « bonne partie » du moi. D'autre part, est flagrante la vivacité de la pulsion de mort existant, par exemple, chez certains « pacifistes », les portant à vouer une haine farouche à leurs opposants politiques en même temps qu'ils mettent en avant leur soi-disant répulsion vis-à-vis de la violence, pour autant qu'elle est exercée, par exemple, par l'État dont ils font partie, alors qu'ils tolèrent remarquablement celle exercée à l'encontre de ce même État. Ceci nous explique comment nombre de « pacifistes » de l'avant-guerre purent se retrouver entraînés dans la collaboration avec le Nazisme lors de l'Occupation²⁸ : leur haine de leurs adversaires, les soi-disant « bellicistes », les avaient amenés à leur préférer les Nazis, puisque précisément leur combat politique avait consisté à s'opposer à la lutte armée contre l'Allemagne nazie...

Les « pulsions humaines d'agression et d'auto-destruction » dont parle Freud dans sa conclusion à *Malaise dans la civilisation*²⁹ ne sont pas faciles à déjouer par un volontarisme « angéliste », encore moins par le déni ou l'identification à l'agresseur...

notes

1. Ce texte correspond en grande partie à un exposé présenté le 9 septembre 2003 dans le cadre du Colloque « Psychanalyse et judaïcité » organisé par le Centre Communautaire de Paris. Depuis lors se succèdent malheureusement les exemples de la plus extrême haine de soi : voir en particulier les déclarations du CAPJPO (Coordination des Appels pour une Paix Juste au Proche-Orient), composé de personnalités qui (ainsi que le remarque l'encore plus extrémiste Ginette Skandrani, ancienne dirigeante des Verts et fondatrice du groupe *La Pierre et l'Olivier*) « ont toutes la particularité d'être de





religion israélite » (sic). Les dirigeants en sont Michel Warchawsky et Olivia Zemor, Présidente, qui déclarait le dimanche 10 avril 2005 (donc en pleine période d'« espoirs de paix » selon bien des observateurs politiques) sur la deuxième chaîne de télévision israélienne qu'elle trouvait normal que les « colons » israéliens et les soldats soient tués et qu'à son avis il n'y en avait pas assez (Lettre de Sammy Ghozlan, *Actualité juive*, 21/4/05).

2. T. Lessing, (1930) *La haine de soi. Le refus d'être juif*. Présentation et traduction de M.R. Hayoun, Paris, Berg international, 1990.

3. Notamment dans le chapitre sur Maximilian Harden : « Un puissant mouvement se propageait parmi les Juifs allemands, visant l'assimilation, les mariages mixtes et les conversions massives ».

4. Le magistral ouvrage de W.O. McCagg Jr, *Les Juifs des Habsbourg* (Paris, PUF, 1996) confirme largement ce qu'écrit Lessing, en tout cas en ce qui concerne les intellectuels de la Double Monarchie.

5. Dont il est remarquable qu'il s'ouvre par une véritable profession de foi sioniste de la part de ce membre du mouvement Po'alé Zion, en même temps que par un cri de détresse concernant les massacres et incendies commis par les Arabes à Jérusalem et ailleurs en Palestine mandataire. « Mais qu'attend donc le monde de nous autres Juifs ? » s'écrie-t-il.

6. Lessing critiquait la psychanalyse, mais son attitude envers Freud montrait quelque ambivalence. Il lui adressa, comme le rapporte Ernest Jones en 1957 (*La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, T III, Paris, PUF, 1969), *La haine de soi* avec la dédicace « D'un ennemi, avec ferveur ». Mais Freud le détestait. Par ailleurs, il serait inexact de qualifier Lessing de « Juif antisémite » comme l'ont fait certains (par exemple McCagg, *loc.cit.*), en raison des descriptions « totalement dépourvues de complaisance » qu'il rapporta d'un voyage en Europe orientale, ainsi que le remarque Maurice Ruben Hayoun dans sa présentation du livre.

7. A. Burg, « La révolution sioniste est morte », *Le Monde*, 10 septembre 2003.

8. Le mot « Objet » est bien entendu utilisé ici dans son sens analytique d'objet d'amour... ou de haine.

9. A ce point qu'il y a fort longtemps parut une lettre écrite par une personne dont il n'est pas utile de rappeler le nom, sur un ton qui laissait peu de doutes sur l'existence chez son auteur d'un délire mystique, mais qui avait le « mérite » de condamner l'existence même d'Israël au nom d'arguments tirés soi-disant de la Cabbale.

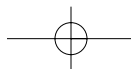
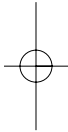
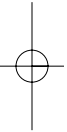
10. Ainsi que le relève Alain Finkelkraut dans son opuscule, *Au nom de l'Autre. Réflexions sur l'antisémitisme qui vient*, Paris, Gallimard, 2003.

11. A noter cependant, pour prendre un exemple géographiquement plus proche de nous, que nombre de Juifs de France ont pu penser, depuis l'époque de Napoléon III environ, que n'allait pas de soi cette opposition entre identification nationale absolue et l'appartenance religieuse. Néanmoins, sociologiquement, cette communauté était, avant l'arrivée des Juifs d'Afrique du Nord, sur la voie d'une disparition totale quoique ne passant pas nécessairement par la haine de soi. Voir aussi, sur cette antinomie, J. Gabel, *Réflexions sur l'avenir des Juifs*, Paris, Méridien Klincksieck, 1987.

12. Après la défaite de Bar Kochba (135), Hadrien interdit aux Juifs, sous peine de mort, l'accès à Jérusalem, rebaptisée *Aelia Capitolina*. Certes aujourd'hui une partie des ultra-orthodoxes les plus hostiles au sionisme habitent précisément Jérusalem. Néanmoins ils continuent à respecter la finalité de cette interdiction, qui était évidemment d'empêcher toute tentative de restauration d'un pouvoir politique juif. C'est ainsi que quelques-uns d'entre eux (les Neturei Karta) ne perdent aucune occasion de manifester publiquement leur solidarité avec les adversaires de l'existence de l'État d'Israël.

13. S. Freud (1939), *Moïse et le monothéisme*, traduction de A. Berman, Paris, Gallimard, 1967.

14. Voir S. Ferenczi (1930), « Réflexions sur le plaisir de passivité », pp. 274-276, et (1932) « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant », pp. 125-135, in : *Psychanalyse, Œuvres complètes*, T IV, Paris, Payot, 1982, ainsi que A. Freud (1936, 1946), *Le moi et les mécanismes de défense*, Paris, PUF, 1949.



15. Il y aurait beaucoup à dire sur la position de militants ultra-laïques, ultra-athées, adversaires acharnés de toute manifestation religieuse chrétienne à l'école, qui exprimeraient leur indignation en rappelant la Loi de séparation de l'Eglise et de l'État (1905) s'il était question de subventionner la construction d'églises mais affirmer qu'il faut précisément revoir la question de la laïcité dès lors qu'il s'agit de mosquées. L'itinéraire d'un Roger Garaudy, passé du communisme, en principe athée, à la conversion à l'islam et au révisionnisme apparaît à cet égard paradigmatique.

16. Voir F. Jullien, *L'ombre au tableau. Du mal ou du négatif*, Paris, Le Seuil, 2004.

17. Sur un plan non plus individuel mais collectif, on peut considérer que les uns et les autres, comme dans une large mesure l'ensemble de la Société, sont victimes d'un Syndrome de Stockholm à l'échelle mondiale, qui s'est manifesté plus particulièrement en France dans la suite immédiate des attentats du 11 septembre. Il faut rappeler que le Syndrome de Stockholm est cette manière de prendre le parti de leurs ravisseurs que présentent nombre d'otages. Il n'est nullement exagéré de dire que l'islamisme prend aujourd'hui le monde entier en otage. Voir G. Gachnochi et S. Skurnik, « Les effets paradoxaux des prises d'otages », *Revue Internationale des Sciences Sociales, UNESCO*, 1992 ; XLIV (132) : 237-248, et G. Gachnochi, « De la volonté d'emprise au syndrome de Stockholm : la civilisation en triste état ? », *Perspectives Psychiatriques*, 2002 ; XLI (4) : 280-285.

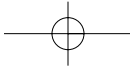
18. I. Hermann (1945), *Psychologie de l'antisémitisme*, Paris, Ed. de l'Éclat, 1986.

19. R. Loewenstein, *Psychanalyse de l'antisémitisme*. Paris, PUF, 1952.

20. B. Grunberger et P. Dessuant, *Narcissisme, christianisme, antisémitisme*. Paris, Actes Sud, 1997.

21. Voir entre autres Edgar Morin (articles parus dans *Le Monde* le 4 juin 2002 « Israël-Palestine : Le cancer » avec S. Naïr et D. Sallenave et dans *Libération* le 29 septembre 2003 : « Proche-Orient : La paix est dans la rupture », avec Y. Ben Ari, V. Nahoum-Grappe, F. Tanguy). Dans le premier de ces articles, Edgar Morin se complimente en somme lui-même en s'assimilant *de facto* à l'« admirable minorité » des Juifs d'Israël qui ont les mêmes positions que lui. On pourrait espérer davantage de modération dans l'expression de ses certitudes de la part de l'éminent sociologue qui a évoqué sa réaction lorsqu'il se vit radié pour « Titisme » de sa cellule du PC : « J'avais perdu la communion, la fraternité... Je me mis à sangloter » (E. Morin, *Autocritique*, Paris, Seuil, 1959, cité par J. Sévillia, *Le terrorisme intellectuel*, Paris, Perrin, 2000/2004). Il faut mentionner que l'article *Le cancer* a valu à ses auteurs et au directeur de la publication d'être condamnés pour « diffamation raciale » par la Cour d'Appel de Versailles (mai 2005).

Voir aussi à propos de Rony Brauman : Jean Tsadik : *La guerre aux juifs !* (Internet 18/12/2, *Metula News Agency*) : « Aujourd'hui, de *Télérama* au *Monde Diplomatique*, on dirait : Tout Juif sioniste est un chien, tout Juif non antisioniste est un chien, ce qui revient à dire : Tout Juif est un chien, sauf Rony Brauman ». Voir également ce qu'écrit à son propos (et à propos de bien d'autres) Alain Finkelkraut (« La dimension compassionnelle de l'antisémitisme » in *L'Arche*, n° 533-534, juillet-août 2002) : « Le parti pris des déshérités peut, une nouvelle fois, mener à la haine des Juifs... Malheureusement, dans cette configuration compassionnelle de l'antisémitisme, nous trouverons encore beaucoup de Juifs. C'est un constat particulièrement douloureux ». Comme l'on sait depuis Karl Marx notamment, ce n'est pas un fait nouveau de voir l'antisémitisme juif se déployer au nom de la défense des pauvres : voir par exemple J. Gabel, *Réflexions sur l'avenir des Juifs*, éd.cit. La haine antisémite « de gauche » est de nouveau à la mode : voir entre autres : G. Gachnochi, « De l'antisémitisme traditionnel à l'islamo-gauchisme : facteurs inconscients du passage », *Pardès*, 2004, (N° 37) : 21-33. Elle n'hésite d'ailleurs pas à s'allier publiquement avec l'antisémitisme d'extrême-droite, comme le montre, une fois de plus, (et le relève notamment Clément Weill-Raynal, *Billet du 27/6/05 sur RCJ*) la cohorte hétéroclite de signataires de la pétition de protestation après la condamnation mentionnée plus haut d'Edgar Morin et consorts : à côté de Juifs professionnels de l'anti-sionisme figurent les extrémistes



de droite et de gauche, ces derniers redécouvrant pour la circonstance la défense de la liberté d'expression, que par ailleurs ils travaillent méthodiquement à étouffer en imposant le discours "politiquement correct" (voir G. Gachnoci, « L'Emprise du politiquement correct », in *L'inconscient, politiquement correct ?*, Association Clermontoise de Recherche, d'Enseignement et de Formation en Psychologie, 2005, à paraître).

22. Rappelons que Nunberg et Daniel Lagache notamment différencient cette instance essentiellement narcissique de l'Idéal du Moi, instance penchant, elle, bien plus du côté surmoïque. Voir H. Nunberg (1932), *Principes de psychanalyse*, Paris, PUF, 1957, ainsi que D. Lagache, « Pouvoir et personne », *L'Evolution psychiatrique*, 1962 ; XXVII, 111-119.

23. Ce psychanalyste, décédé depuis, cherchait constamment à capter l'attention de la communauté juive tout en collaborant, à l'insu de la plupart des membres de celle-ci, dont ce n'est pas la lecture favorite, à la *Revue d'Etudes Palestiniennes*.

24. A. Khatibi, J. Hassoun, *Le même livre*, Paris, Ed. de L'Eclat, 1985.

25. A. Freud, loc. cit.

26. En même temps, pour un Israélien, présenter une « œuvre » débordant de haine anti-israélienne était peut-être le plus sûr moyen de la voir retenue dans cette exposition consacrée aux moyens d'éviter les génocides !

27. Voir M. Klein (1946), « Notes sur quelques mécanismes schizoïdes », pp. 174-300, in M. Klein, P. Heimann, S. Isaacs, J. Riviere, *Développements de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1966.

28. Voir S. Epstein, *Les dreyfusards sous l'Occupation*, Paris, Albin Michel, 2001.

29. S. Freud (1929), *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1971.

